

Rubrique « Meilleurs travaux étudiants »
du département Carrières sociales de l'IUT de Paris
Accueil de la page :
<<https://www.iut.parisdescartes.fr/metiers-du-social-socioculturel/meilleurs-travaux-etudiants-carrieres-sociales/>>

1) SUJET

IUT Paris Descartes / Département Carrières sociales

EXPRESSION-COMMUNICATION – OPTION AS2 – 2010-2011

DST : LA NOTE DE SYNTHÈSE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Sujet : la marginalité

Vous ferez une synthèse objective, ordonnée et concise des cinq documents proposés ; dans la deuxième partie de la conclusion, vous exprimerez votre point de vue sur le sujet.

Documents proposés par Patrick Pognant et Alain Romestaing

DOCUMENT 1 :

FLEURY Cynthia, La chronique de Cynthia FLEURY : « La marginalité institutionnalisée », *L'Humanité*, 16 juin 2006.

DOCUMENT 2 :

BIBOLLET-BAHENA Olivia, GODRIE Baptiste, « Agir ici et maintenant, portrait d'un artiste qui interpelle », *Le Panoptique*, 1^{er} octobre 2009, <http://www.lepanoptique.com/sections/societe/agir-ici-et-maintenant-portraitd%E2%80%99un-artiste-qui-interpelle/> (page consultée le 08/11/2009).

DOCUMENT 3 :

KANE Momar Désiré, *Marginalité et errance dans la littérature et le cinéma africains*, L'Harmattan, 2004, 321 p.

DOCUMENT 4 :

TISSOT Sylvie, « Comment la question sociale est dénaturée – L'invention des "quartiers sensibles" », *Le Monde diplomatique*, octobre 2007.

DOCUMENT 5 :

Photo de SAKUTIN (Stéphane de), *Tatouage Magazine*, n°48, janvier-février 2006.

DOCUMENT 1

**LA CHRONIQUE DE CYNTHIA FLEURY : « LA MARGINALITÉ INSTITUTIONNALISÉE »,
L'HUMANITÉ, 16 JUIN 2006.**

Sept mois après les émeutes des banlieues, rien n'a changé : les associations ne voient pas l'argent promis arriver ; les policiers et les jeunes s'accusent, à tour de rôle, d'avoir un sentiment croissant d'impunité ; et le ministre de l'Intérieur continue de s'indigner du traitement judiciaire des multirécidivistes, réclamant au passage la révision de l'ordonnance de 1945 sur les mineurs. Bref, tout est en place pour un acte II où – très logiquement – les voitures ne seront pas les seules à brûler.

Dans son dernier ouvrage, *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État* (La Découverte, 2006), Loïc Wacquant revient sur les processus structurels qui créent la marginalité urbaine de nos sociétés et notamment sur cette police qui se voit chargée non seulement de maintenir l'ordre public mais aussi le « désordre » public, dans la mesure où il lui faudrait « asseoir le nouvel ordre social tissé d'inégalités vertigineuses et [...] juguler les turbulences nées de la conjonction explosive d'une misère ravageuse et d'une richesse insolente »... Pour le sociologue, les émeutes de novembre constituent une « réaction (socio)logique à une violence structurelle massive déclenchée par un train de transformations économiques et sociopolitiques qui se sont renforcées mutuellement : ces changements se sont traduits par une polarisation de la structure des classes qui, combinée à la ségrégation ethnique, a abouti à une dualisation des métropoles qui frappe de larges pans de la main d'œuvre déqualifiée d'obsolescence économique et de marginalité sociale ».

Pour preuve, en période non électorale, les reportages sur la délinquance des quartiers sont loin d'être majoritaires. Bien plus nombreux sont les récits de licenciements, de salariés et de syndicats défendant leur rémunération et leur couverture sociale mises à mal... Ahuris, devant le poste de télévision, nous regardons évoluer ce nouveau type de salariat qui nous désocialise ! Et le phénomène est, semble-t-il, en train de gagner l'Europe : « En Grande-Bretagne, écrit Loïc Wacquant, la politique de dérégulation à outrance et les coupes budgétaires affectant les services publics et les aides sociales ont fortement redistribué la richesse vers le haut, creusant toujours davantage les écarts de niveau de vie entre classes populaires et classes bourgeoises ainsi qu'en province. Les régions du nord du pays ont connu un appauvrissement dramatique [...]. Le dualisme national est tel que nombre d'observateurs comparent désormais les provinces du Nord britannique au Mezzogiorno italien. »

[...]

Aux États-Unis, pays qui s'enorgueillit – à juste titre – d'être le plus riche de la planète, on dénombre près de 40 millions de pauvres alors que le pays a connu « la phase de croissance la plus fulgurante de l'histoire nationale et du taux de chômage officiel le plus bas affiché depuis trois décennies ». En d'autres termes, si nous favorisons les « logiques de la polarisation urbaine par le bas », c'est que nous le voulons bien ou que nous ne voulons pas assez le contraire !

Comble de cette économie post-industrialisée, à la main-d'œuvre de plus en plus surqualifiée... le retour en grâce des domestiques – en France républicaine, cela s'appelle les « services à la personne ». La concentration croissante de la richesse, en revenus comme en patrimoine, au sommet de la structure des classes a fait naître, écrit Loïc Wacquant, « une

vigoureuse demande pour une espèce postindustrielle de domestiques urbains, essentiellement approvisionnée par une main-d'œuvre immigrante (et très largement féminine) bon marché qui pourvoit à la gamme complète des besoins ménagers de la nouvelle noblesse d'entreprise : conduire les enfants à l'école et à leurs activités récréatives, promener et entretenir les animaux de compagnie, préparer la cuisine, faire le ménage et les courses »... Derrière la ghettoïsation, la tiers-mondialisation ?

DOCUMENT 2

« AGIR ICI ET MAINTENANT, PORTRAIT D'UN ARTISTE QUI INTERPELLE », OLIVIA BIBOLLET-BAHENA ET BAPTISTE GODRIE, *LE PANOPTIQUE*, 1 OCTOBRE 2009.

Artiste et animateur aux multiples facettes, Jean-Pierre Lacroix possède une longue expérience d'intervention auprès de personnes marginalisées – jeunes en difficulté, personnes en situation d'itinérance et dites « à problèmes ». Il revient ici sur son expérience de la marginalité au centre-ville de Montréal et les approches alternatives développées pour travailler avec et auprès de ces populations. Il revient également sur le rôle de la photographie et de l'art en lien avec les questions sociales.

Le Panoptique : Dans le numéro spécial de l'itinéraire parut au mois de septembre qui célèbre le 15^e anniversaire du magazine, il y a une de tes photos les plus connues, celle d'une personne à la rue, allongée avec des sacs sur le corps prise en 2003. Elle s'intitule « L'erreur Montréal ». Pourquoi ce titre ?

Jean-Pierre Lacroix : C'est un jeu de mots avec « L'erreur boréale » (documentaire de Richard Desjardins). Les gens se mobilisent pour l'environnement mais peu pour les personnes. Un toxicomane, un alcoolique, on va dire que c'est sa faute. Il y a des causes qui sont à la mode, mais il y a des combats urgents si on pense par exemple à des personnes qui meurent de faim. On peut agir ici et maintenant ! Puis si la photo peut sensibiliser, tant mieux.

LP : Quelle est ta conception de la photographie ?

JPL : Ma pratique de la photographie s'inscrit dans la perspective des arts communautaires. Ce sont des arts au service de la collectivité à la différence de l'art classique qui ne « sert à rien » ou qui n'a de valeur qu'esthétique. Je vois l'artiste comme un animateur qui doit soulever la participation. Une œuvre prend sa valeur car elle est un processus collectif qui sert autant à exprimer ses problèmes qu'à en sortir. Si l'œuvre est collective, personne ne peut se l'approprier : elle appartient à tous.

LP : Comment en es-tu venu à t'intéresser aux personnes en difficulté ?

JPL : J'ai commencé en photographie dans le secteur commercial. J'y ai travaillé jusqu'à ce que je ressente un vide et arrive à un cul-de-sac. Je me suis remis en question et me suis inscrit dans un certificat en Animation et recherche culturelle [...]. J'ai débuté auprès de jeunes de la rue. Devant leurs graffitis, je disais wow alors que certains pensaient qu'il fallait tout effacer. On pense que délinquant égal danger mais ce sont également des gens créatifs !

J'ai toujours éprouvé un attrait pour la marge, pour les gens qui ne rentrent pas dans les cases. Je pense souvent à la citation de Godard « la marge c'est ce qui tient la page ». Nous vivons tous dans la même bulle, le même monde. Mais tous les marginaux ne vivent

pas la même réalité. Certains subissent une marginalisation, sont « tassés », alors que d'autres se marginalisent – si je pense aux *squeegees* qui détournent les usages sociaux des habits par exemple en s'habillant en militaire. Il y a aussi des « cas limites », quelques centaines peut-être, de personnes à la rue qui ne veulent rien savoir des services offerts. [...]

LP : Peux-tu nous parler d'un projet en particulier qui a associé personnes marginalisées et approche artistique ?

J'ai travaillé au Foyer des jeunes travailleurs et travailleuses de Montréal qui offre des logements à coût modique avec support communautaire aux jeunes en difficulté afin de prévenir leur arrivée dans la rue. J'ai embarqué sur un programme de Jeunesse Canada qui visait à contrer le décrochage scolaire auprès de jeunes de 16 à 20 ans et qui avaient connu des problèmes de toxicomanie, d'itinérance, de délinquance, etc. Une sorte de dernier recours. Les jeunes embarquaient sur un projet artistique et recevaient une rémunération pour participer au programme sous réserve de participation. Avec eux, je fonctionne selon la théorie des petits pas. On se fixe un petit objectif, puis un autre, puis un autre. On leur a toujours dit qu'ils étaient bons à rien et il faut leur redonner progressivement confiance en eux. On leur a tout le temps dit quoi faire et ici je leur demandais ce qu'ils voulaient faire. Ils pouvaient gérer leur projet. Ils ont fini par monter une pièce de théâtre sur le décrochage scolaire. [...]

DOCUMENT 3

MOMAR DESIRÉ KANE, *MARGINALITÉ ET ERRANCE DANS LA LITTÉRATURE ET LE CINÉMA AFRICAINS*, P. 33.

[...] Qu'elle soit totale ou partielle, la marginalisation et l'errance qu'elle induit semblent faire partie de la normalité de toutes les sociétés. Exil, ostracisme*, proscription, bannissement, ghettoïsation, mise à l'écart, sont quelques éléments d'un vaste champ sémantique renvoyant à l'idée d'une division réelle ou métaphorique de l'espace. Mais au-delà de la segmentation de l'espace, il s'agit toujours pour une société d'établir une ligne de démarcation entre ses membres de plein droit et les membres ayant un statut à part. Individus ou groupes sont ainsi rejetés hors des limites matérielles ou symboliques de la communauté ordinaire. Cette mise à l'écart peut être temporaire ou définitive suivant le motif qui en justifie l'application. Elle peut être aussi le fruit d'une décision personnelle de la part d'un individu ou d'un groupe d'individus qui, ne se reconnaissant pas dans les règles communautaires, choisissent de se mettre à l'écart. Quoi qu'il en soit, la zone occupée par le marginal apparaît comme une région anomique** ouvrant sur l'errance géographique ou mentale. Cette errance qui dérange constitue en effet une menace réelle pour la structure sociale. Elle décrit une ligne de fuite ouvrant sur la perspective inacceptable de la destruction des représentations collectives. L'étude de l'approche traditionnelle de la marginalité nous a permis de comprendre en quoi la conscience de la marginalité comme menace est présente dans toutes les théories sociopolitiques.

[...]

L'échec dans l'une des sphères de la société ne conduit peut-être pas directement à la marginalisation. Mais il multiplie la probabilité d'un échec dans d'autres sphères, par proximité. L'échec est donc vecteur d'échec. Or le cumul des échecs ou le cumul des

handicaps demeure, en revanche, une cause certaine d'exclusion sociale. Tout se passe comme si la société pouvait à la rigueur accepter la différence ou la déviance face à la normalité au moins sur un point, mais que le cumul ou la somme de trop de différences lui devenait insupportable.

*Ostracisme = hostilité d'une communauté qui rejette certains de ses membres

**Anomique = qui résulte d'une absence ou d'une déviation des normes établies

DOCUMENT 4

SYLVIE TISSOT, « COMMENT LA QUESTION SOCIALE EST DÉNATURÉE – L'INVENTION DES "QUARTIERS SENSIBLES" », *LE MONDE DIPLOMATIQUE*, OCTOBRE 2007.

« Cités-ghettos », « quartiers sensibles » ou autres « quartiers d'exil » sont, depuis une vingtaine d'années, l'objet de reportages dramatisants, parfois sensationnalistes¹. Mais est-ce la seule chose qui doit nous interroger ou nous inquiéter ? Car ces catégories territoriales, qui émergent en France dans les années 1985-1995, ne sont pas un simple « reflet », même déformé, de la réalité sociale ; il ne s'agit pas seulement d'exagérations ou de mensonges. Ce qui se joue est aussi et surtout une nouvelle manière de regarder la pauvreté urbaine et d'y réfléchir, qui, paradoxalement, tout en insistant sur la gravité du « problème », a pour caractéristique principale de laisser dans l'ombre l'origine de la domination sociale, économique ou encore raciste.

[...]

Des analyses dépolitisées

En outre, la focalisation sur les « quartiers sensibles » ne concerne que certains aspects. Le diagnostic sur lequel s'est appuyée la politique de la ville ne s'est pas limité au bâti ; la réhabilitation des cités dégradées a été menée sur la base d'un nouveau mot d'ordre : la participation des habitants. [...]

De telles procédures sont nécessaires. Mais, pendant qu'on insistait sur elles, on reléguait au second plan les réalités économiques, comme le chômage que les habitants de ces quartiers, pour une grande part ouvriers et/ou immigrés, subissaient de plein fouet. Les « quartiers » ont attiré l'attention des pouvoirs publics, mais au prix d'un autre recadrage des « difficultés ». Les grilles territoriales, qui ont été massivement utilisées pour penser la pauvreté, ont joué un rôle paradoxal, fonctionnant comme des euphémismes pour désigner des habitants non plus en référence au statut social, mais en fonction de leurs « origines », nationales, culturelles ou « ethniques ». Cette ethnicisation de la question sociale (qui puise ses racines bien en amont de la politique de la ville) a eu pour effet de présenter les origines dites « ethniques » comme des problèmes – voire des menaces – pour la société, et non pas comme des problèmes pour les personnes subissant le racisme.

[...]

Le terme « quartier », d'abord « d'habitat social » puis « en difficulté » et enfin « sensible », se charge de connotations négatives : on décrit ces territoires comme nécessitant

¹ Loïc WACQUANT, *Parias urbains. Ghetto, Banlieues, État*, La Découverte, Paris, 2006.

moins le développement d'une action autonome que l'intervention de thérapeutes. De sorte que la dimension contestataire, très présente dans l'appel à la mobilisation des habitants, s'efface pour laisser la place à une action publique rationalisée, avec productions statistiques et essor d'un nouveau secteur professionnel : le développement social urbain.

Non seulement les acteurs de la politique de la ville se soumettent à ce nouveau cadre politique, mais certains, désireux de réformer l'État et pas uniquement les quartiers déshérités, vont également adopter la thématique de la « modernisation des services publics » qui, dans les versions libérales dominantes, se réduit souvent à un simple retrait².

[...]

La « spatialisation des problèmes sociaux »³ a pour effet de rendre invisible tout ce que la situation des quartiers les plus pauvres doit à ce qui se passe dans d'autres univers, comme les « beaux quartiers », moins médiatisés mais tout aussi cloisonnés, ou encore le monde du travail où se défait et se recompose la « condition ouvrière ». Mais il faut insister sur les batailles symboliques aux effets décisifs qui se jouent dans les ministères, les bureaux d'experts, les médias... et même chez les intellectuels, et dont l'issue depuis plusieurs décennies conduit à faire oublier l'impact des politiques macroéconomiques, la remise en cause de la fonction redistributrice et protectrice de l'État social, ou encore l'ampleur et l'impunité des discriminations.

DOCUMENT 5

Tatouage Magazine, n°48, janvier-février 2006, photo de Stéphane de Sakutin.



² Yasmine SIBLOT, *Faire valoir ses droits au quotidien. Les services publics dans les quartiers populaires*, Presses de Sciences Po, Paris, 2006.

³ Sylvie TISSOT et Franck POUPEAU, « La spatialisation des problèmes sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 159, Paris, septembre 2005, pp. 5-9.

2) TRAVAIL DE NILS LORET (AS2)

Nils LORET

24 novembre 2011

DST Expression et Communication

Synthèse de documents

Les changements économiques et sociaux de ces dernières années ont remis à jour un phénomène qui n'a pourtant jamais disparu : la marginalité.

Pour développer ce thème, un corpus de cinq documents est proposé. Il s'agit de deux articles de presse, d'un entretien, d'un extrait d'ouvrage et d'une photographie. L'article de Cynthia FLEURY intitulé « La marginalité institutionnalisée » est paru dans le journal *L'Humanité* du 16 juin 2006. Celui de Sylvie TISSOT est, quant à lui, paru dans *Le Monde diplomatique* d'octobre 2007, sous le titre : « Comment la question sociale est dénaturée – L'invention des "quartiers sensibles" ». L'entretien avec Jean-Pierre LACROIX, réalisé par Olivia BIBOLLET-BAHENA et Baptiste GODRIE, publié sur le site internet *Le Panoptique* a pour titre « Agir ici et maintenant, portrait d'un artiste qui interpelle ». Un extrait du livre de Momar Désiré KANE qui porte le titre *Marginalité et errance dans la littérature et cinéma africain* constitue le quatrième document de ce corpus. Enfin, une photographie de Stéphane SAKUTIN parue dans le magazine *Tatouage Magazine* de janvier-février 2006 vient terminer ce corpus.

Ces différents documents permettent de poser et de répondre à la problématique suivante : en quoi la perception et le traitement de la marginalité sont-ils significatifs de l'état d'esprit actuel de nos sociétés ?

Pour répondre à cette question, un plan en deux parties est proposé. Il s'agira d'une part de comprendre comment est analysée la marginalité aujourd'hui. Puis, d'autre part, de s'intéresser à la manière dont nos sociétés agissent sur la marginalité.

On peut imputer la cause de l'existence de la marginalité à différents phénomènes. Les auteurs ne sont d'ailleurs pas tous tombés d'accord sur ce point.

Pour Cynthia Fleury et Sylvie Tissot, les phénomènes économiques et sociaux jouent un rôle majeur dans le développement de la marginalité. En effet, C. Fleury explique l'apparition d'un nouveau salariat « désocialisé ». Pour elle, la marginalisation est le fait d'un manque de volonté politique de résoudre ce problème. Elle prend d'ailleurs pour exemple les États-Unis qui, en dépit d'une situation économique très favorable, doivent composer avec une pauvreté grandissante. S. Tissot insiste plutôt sur la manière de regarder la marginalité. Pour elle, on a laissé de côté l'idée que la pauvreté soit due à des phénomènes de « domination sociale, économique ou encore raciste ». L'auteure développe également l'idée que le développement des politiques de la ville a conduit à une « ethnicisation de la question sociale » qui conduirait à considérer les « origines "ethniques" » comme dangereuses pour la société, en niant les problèmes rencontrés par les personnes victimes de racisme.

Momar Désiré Kane rejoint en partie ces deux auteures. Il pense, en effet, que les différents échecs vécus par une personne conduisent la plupart du temps à la marginalisation. Il ajoute même que « l'échec est vecteur d'échec ». Mais, M.D. Kane considère, contrairement à C. Fleury et S. Tissot, que la marginalité est normale dans toute société. Pour lui, la marginalité permet d'établir une différence dans la société entre « ses membres de plein droit et les membres ayant un statut à part ». On peut d'ailleurs rapprocher cette idée de celle de Jean-Pierre Lacroix, dans l'entretien qu'il donne au site internet *Le Panoptique*, lorsqu'il cite Jean-Luc Godard en disant que « la marge c'est ce qui tient la page ». J.-P. Lacroix et M.D. Kane se rejoignent également lorsqu'ils évoquent le fait que la marginalité puisse résulter d'un choix personnel, d'une envie de se distinguer de la société.

Au sujet de la marginalité, il ne s'agit pas uniquement de chercher à l'expliquer, mais aussi d'y trouver des solutions. C'est pourquoi, il est nécessaire à présent, dans une

deuxième partie, de comprendre de quelles manières il est possible d'agir sur la marginalité.

Sur la question de l'action sur la marginalité, les auteurs sont tous d'accord pour dire que ce qui a été fait jusqu'à présent n'a pas été efficace. Pour C. Fleury, le fait d'avoir demandé aux forces de police de contenir les « turbulences » provenant des inégalités sociales, a conduit à l'explosion sociale avec l'épisode des émeutes en banlieue des mois d'octobre et novembre 2005. S. Tissot considère, elle, que la politique de la ville et l'apparition du concept de « développement social urbain » n'ont fait également que taire les protestations. Pour elle, les zones de marginalisation que sont les quartiers sensibles auraient nécessité le développement d'actions collectives autonomes. Mais, le fait de ne percevoir ces lieux que négativement aurait conduit à faire intervenir des « thérapeutes » venus soigner la marginalité.

À la différence des deux auteures précédentes, J.-P. Lacroix n'analyse pas véritablement ce qui a été fait, mais propose une nouvelle forme d'intervention pour l'avenir. Pour l'artiste, la première chose à faire est de mobiliser collectivement la société sur la question de la marginalité. Il considère cette question comme urgente, en opposition à des causes plus à « la mode ». Pour lui, l'art doit agir pour sensibiliser à la question de la marginalité. J.-P. Lacroix considère d'ailleurs que les graffitis, symbole de marginalité, ont une dimension artistique tout-à-fait remarquable qu'il faut leur reconnaître. Cette idée est d'ailleurs également présente dans la photographie de Stéphane Sakutin. On y voit un rassemblement sous une banderole portant le slogan « le grand ennemi de l'art c'est le bon goût ». Cela évoque l'idée que la marginalité et le non-respect des normes sont sources de créativité et, par extension, d'évolution des mœurs et des représentations.

En conclusion, il apparaît que la marginalité est indissociable de la situation économique, politique et sociale d'une société. De plus, la manière dont on perçoit et traite cette marginalité dépend des orientations et des choix politiques des sociétés.

D'un point de vue personnel, il semble que si la marginalité existe dans toute société, la société occidentale capitaliste actuelle est particulièrement propice à

l'élargissement du fossé entre les marginaux et le reste de la société. À ce titre, il pourrait s'avérer utile que la société dans son ensemble se questionne sur la manière d'intégrer le plus grand nombre d'individus, en dépit des différences qui peuvent exister entre eux.